



## Hétomesnil 1714 : trois vies minuscules



Dans un village pauvre de Picardie, trois bouches de plus à nourrir n'étaient pas un cadeau du ciel. Et pourtant, en ce 25 mars 1714, à Hétomesnil, certains verront dans cette naissance un prodige, un signe venu de Dieu, un écart rare dans l'ordre immuable de la nature. Mais pour Françoise Maillard, trente-sept ans, ce prodige a le goût amer d'une épreuve.

\*

La petite maison dort encore. Dans la pièce unique qui leur sert de chambre, trois garçons sont étendus sous des couvertures rapiécées : Charles, douze ans, déjà l'air grave des enfants qui travaillent trop tôt ; François, sept ans, qui dort la bouche ouverte ; et Barthélémy, cinq ans, roulé en

boule comme un chaton. Les deux petites filles, elles, dorment du sommeil de l'éternité : Marie-Anne, morte à trois jours, et Marie, morte à trois mois, reposent dans la terre froide du cimetière.

Sa petite Marie est décédée en décembre 1712 : il lui semble que c'était hier...

La première douleur arrive comme une lame sourde, un coup de couteau dans le bas-ventre. Elle se redresse, lentement, comme si chaque mouvement risquait de la briser. Le feu est presque mort dans la grande cheminée ; une seule braise rouge pulse faiblement, comme un cœur fatigué. Pourquoi faut-il toujours que les enfants naissent la nuit...

Elle pose une main sur son ventre rebondi. Charles, son mari, l'observe en silence. Il ne reconnaît plus vraiment la femme vive et joyeuse qu'il a épousée, il y a déjà treize ans. Depuis la mort de la petite, un voile sombre s'est posé sur elle. Il espère - naïvement peut-être - que cette naissance lui rendra un peu de lumière.

Mais les gémissements de Françoise le tirent de ses pensées. Il se lève d'un bond, enfile sa veste, et court chercher la sage-femme. Le bébé arrive. Pourvu que ce soit un garçon.

Depuis cet hiver, Françoise vit dans un silence épais. Le petit cercueil qui descend dans la terre froide n'en finit pas de la hanter, jour après jour. Tout cela est encore si présent. Elle n'a pas eu le temps de guérir. Elle n'a même pas eu le temps de respirer.

Une nouvelle contraction la plie en deux. Elle serre les dents. Elle ne veut pas réveiller les enfants. Elle ne veut pas être vue ainsi, vulnérable, ouverte, défaite. Elle ne veut pas crier, mais la douleur est si vive, si profonde, que la pudeur s'efface devant l'instinct. Alors qu'elle expulse un hurlement animal, rauque et long, ses doigts se crispent sur la couverture, son corps se cambre et ses mains agrippent celles de la sage-femme jusqu'à blanchir les articulations ; la matrone est arrivée, essoufflée, les joues rougies par le froid. Françoise la regarde sans vraiment la voir. Elle n'est que douleur. Tout se brouille : la lumière de l'unique chandelle, les gestes rapides, les paroles qu'elle n'entend plus. Elle sent seulement qu'on lui prend la main, qu'on lui dit de respirer, de tenir, de ne pas lâcher.

La sage-femme approche la chandelle et repousse délicatement quelques mèches humides collées par la moiteur de son visage. La flamme tremble, projetant sur les murs des ombres qui s'étirent comme des bras. « *Courage, ma fille...je suis là...* » murmure-t-elle.

La matrone prononce quelques prières et applique des linges tièdes, mais les remèdes qu'elle espère réconfortants, ne sont que des caresses dérisoires sur un incendie qui ravage le ventre de la mère. Françoise se mord les lèvres pour moins hurler, elle balance frénétiquement la tête et dans un dernier hurlement, expulse une masse sombre et sanguinolente.

Charles attend dehors, assis sur le banc, fumant sa pipe. Il a entendu les vagissements du nouveau-né et s'apprête à rentrer. Mais la sage-femme lui intime l'ordre de ressortir car un deuxième enfant arrive.....

Françoise a compris que ce n'est pas fini.... une autre vague de douleur la submerge. Les contractions, un instant suspendues, reviennent avec une violence décuplée. La sensation de déchirement atteint un paroxysme tel qu'elle croit que son cœur va lâcher.

Un deuxième cri. Puis un troisième.

Elle ferme les yeux. Un. Deux. Trois. Trois enfants. Elle sent son cœur se serrer, comme si une main invisible l'écrasait trop fort. Comment les nourrir ? Comment les garder en vie ? Comment ne pas les perdre, eux aussi ?



Charles ne comprend pas. Il ne sait pas comprendre. Il n'a pas les mots, pas les repères, pas l'expérience pour accueillir ce qui vient de se produire.

Trois enfants. Trois.

Il s'appuie contre le mur, les jambes soudain trop faibles. Il regarde les trois petits corps minuscules, alignés dans des linges encore humides. Il ne voit que leur fragilité, leur peau presque transparente, leurs poings serrés comme des petites graines.

Il pense à la terre froide du cimetière où repose sa petite dernière. Il pense au blé qui manque, au bois qu'il faudra couper, au lait qu'il n'a pas. Il pense à sa femme, épuisée, qui ferme les yeux comme si elle tombait au fond d'un puits.

Il ne dit rien. Il ne sait pas quoi dire d'ailleurs. Il reste là, immobile, les mains ouvertes, comme un homme qui reçoit un fardeau trop lourd pour lui.

Dans sa tête, une seule phrase tourne en boucle, sans qu'il ose la prononcer : « *Comment allons-nous faire ?* »

Ce n'est pas de la joie. Ce n'est pas de la peur. C'est un mélange étrange, brutal, un vertige. La surprise pure, celle qui renverse un homme et lui fait comprendre que sa vie vient de basculer, peut-être pour quelques jours seulement, peut-être pour toujours.

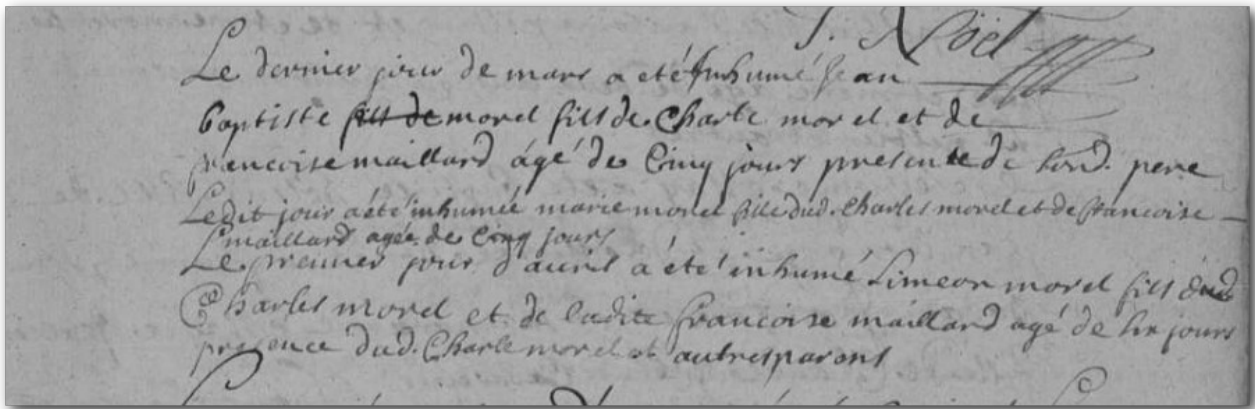
Les jours suivants se ressemblent : des heures de veille, des tentatives d'allaitement, des prières murmurées, des gestes lents pour maintenir la chaleur autour des berceaux improvisés. La mère lutte contre le sommeil, contre la peur, contre la mémoire encore vive de leur petite Marie, perdue quelques mois plus tôt.

\*

Au XVIII<sup>ème</sup>, la mortalité infantile était extrêmement élevée ; ces trois petites vies n'y survivront pas : impossibilité d'allaiter trois enfants à la fois, impossibilité de choisir, absence de soins adaptés. Survivre plus de quelques jours aurait été exceptionnel pour cette année 1714.

Dans le registre paroissial, trois prénoms seront inscrits, quelques lignes à peine. Mais dans cette maison d'Hétomesnil, en cet hiver de 1714, ce sont trois vies minuscules qui auront traversé le monde comme des étincelles - brèves, fragiles, mais bien réelles.





Et dans l'histoire de cette famille, ils sont trois passages furtifs qui disent la fragilité du monde d'autrefois, la force des mères, et la dignité des existences qui n'ont duré qu'un souffle. Mais Françoise n'oubliera jamais....

Et que dire de Charles.... Il ouvre la porte. Le froid lui mord le visage. Il inspire profondément, comme pour se donner du courage. Et il part.

Chaque pas dans la terre humide lui rappelle ce qu'il laisse derrière lui. Mais il avance. Parce qu'il n'a pas le choix. Parce que la vie, même dans sa cruauté, exige qu'on continue.

Dans le champ, il lève les yeux vers le ciel gris. Il pense à sa femme. Aux trois petits. À ceux qui restent. Et il serre les dents.

Parce qu'aujourd'hui, comme hier, comme demain et après-demain, il doit travailler. Pour eux. Pour tenir debout. Pour ne pas sombrer.